

HOMÉLIE 37

«Que vos femmes gardent le silence dans les églises, car il ne leur est pas permis de parler; elles doivent se tenir dans la soumission, comme la loi le dit elle-même.»

1. Après avoir coupé court au désordre qui provenait du don des langues et du don de prophétie, après avoir statué qu'on userait de l'un comme de l'autre alternativement et de manière à ne jamais s'interrompre, il en vient maintenant à la perturbation dont les femmes étaient la cause; il va retrancher leur intempérance de langage, et certes bien à propos. S'il n'est pas permis, en effet, à ceux qui possèdent les grâces spirituelles de parler au hasard ni quand ils veulent, et cela, quoiqu'ils soient mus par l'Esprit, à plus forte raison cela n'est-il pas permis à l'inconsidération et à la frivolité. Aussi n'est-ce pas sans déployer tout son pouvoir qu'il leur ferme la bouche; il invoque même l'autorité de l'ancienne loi. Ici, ce n'est pas un simple conseil qu'il donne, ce n'est pas même une exhortation; c'est un ordre rigoureux qu'il confirme par l'autorité de la loi. A peine a-t-il dit : «Que vos femmes gardent le silence dans les églises, il ne leur est pas permis de parler; elles doivent se tenir dans la soumission,» qu'il ajoute : «Comme le dit la loi elle-même.» Où donc la loi l'a-t-elle dit ? «Tu seras soumise à ton mari, et c'est lui qui te gouvernera.» (Gen 3,16)

Voyez-vous la sagesse de Paul; quel imposant témoignage il invoque pour ordonner aux femmes non seulement de se taire, mais encore de se taire en tremblant, avec cette crainte qu'une humble servante doit éprouver ? Aussi, quand il a dit : «Il ne leur est pas permis de parler,» au lieu d'ajouter simplement : Elles doivent se taire, il dit plus : «Elles doivent être soumises.» Or, si c'est un devoir pour elles à l'égard de leurs maris, ce devoir est plus grand encore à l'égard des docteurs et des pères, dans les réunions publiques des chrétiens. – Mais, s'il ne leur est pas permis de parler ni de faire une question, m'objecterez-vous, pourquoi leur présence ? – Pour qu'elles écoutent d'utiles leçons, et, s'il leur reste quelque doute, qu'elles interrogent leurs maris, une fois rentrées chez elles. C'est la prescription de Paul : «Quant à ce qu'elles désirent apprendre, qu'elles interrogent chez elles leurs maris.» La défense qui leur est faite de parler implique donc celle d'interroger dans l'église. D'un autre côté, s'il leur est défendu d'interroger, bien plus encore leur est-il défendu de parler à leur guise. – Et pourquoi leur impose-t-il une pareille sujétion ? – Parce que c'est chose bien faible, bien mobile et bien légère que la femme. Voilà pourquoi il lui donne son mari pour instituteur, dans l'intérêt de l'un et de l'autre. C'est inspirer à la femme la modestie, et la vigilance à l'homme; de telle sorte que celui-ci rapportera exactement à celle-là ce qu'il aura entendu.

Après cela, comme les femmes pensaient que ce serait un honneur pour elles de prendre la parole dans l'assemblée, Paul les éloigne de plus en plus de cette prétention, en ajoutant : «Ce serait une honte pour la femme de parler dans l'église.» Il a d'abord appuyé sa parole sur la loi de Dieu, il la confirme ensuite par le raisonnement et l'usage. C'est ainsi qu'il leur disait à propos des cheveux : «Est-ce que cela ne vous est pas enseigné par la nature elle-même ?» (1 Cor 11,14) Partout vous le trouverez fidèle à cette marche; partout il attaque le mal, non seulement par l'autorité des Ecritures, mais encore au nom des usages reçus. De plus, il le couvre de honte en l'opposant aux opinions comme aux lois universellement établies. Il a recours à ce moyen quand il ajoute : «Est-ce de vous que procède la parole de Dieu, ou bien n'est-elle parvenue qu'à vous ?» Il fait comparaître les autres Eglises gardiennes de cette loi, il retranche le désordre comme une nouveauté; et son discours sera d'autant plus acceptable qu'il repose ainsi sur le sentiment commun. Il disait ailleurs, obéissant à la même inspiration : «C'est lui qui vous a remis en mémoire les enseignements que je vous ai donnés, et que je donne de toute part, dans toutes les Eglises.» (1 Cor 4,17) Il disait encore : «Notre Dieu n'est pas un Dieu de dissension, c'est un Dieu de paix, de même que dans toutes les Eglises des saints.» (Ibid., 14,33) Voilà comment il dit ici : «Est-ce de vous que procède la parole de Dieu, ou bien n'est-elle parvenue qu'à vous ?» Vous n'êtes ni les premiers ni les seuls fidèles, la foi appartient au monde entier. Il l'écrivait également aux Colossiens, en parlant de l'Evangile : «Comme il fructifie et se développe dans tout l'univers.» (Col 1,6) Il marche au même but par une voie différente, pour exhorter ses auditeurs : ainsi, par exemple, quand il leur déclare qu'ils sont les premiers et qu'ils brillent aux yeux de tous. Voici comment il s'exprime, écrivant aux Thessaloniens : «De vous est partie la parole de Dieu, et la foi que vous avez en Dieu s'est répandue dans toutes les contrées.» (1 Thes 1,8) Il écrit de même aux Romains : «Votre foi est annoncée dans toutes les parties du monde.» (Rom 1,8) Deux choses sont également propres à nous encourager, à nous ranimer : les éloges que les autres nous accordent, la part qu'ils prennent à nos sentiments. De là ce que Paul disait tout à l'heure :

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

«Est-ce que la parole de Dieu procède de vous, ou n'est parvenue qu'à vous ?» Vous n'avez pas à me dire : Nous n'avons pas été les instituteurs des autres, il n'est pas juste non plus que les autres soient nos instituteurs; les progrès de la foi ne se sont pas arrêtés à ces limites, il n'est pas nécessaire de prendre exemple sur autrui. – Voyez de combien de manières il les confond; il a fait comparaître la loi, il a mis à nu la honte de leur conduite, les autres Eglises ont appuyé sa leçon.

2. Il a réservé pour la fin ce qu'il y a de plus fort, en leur déclarant que Dieu lui-même leur intime par lui ses ordres : «Si quelqu'un nous semble prophète ou bien un homme spirituel, il doit savoir que je vous transmets par cet écrit les ordres mêmes du Seigneur. Si quelqu'un ne le sait pas, qu'il reste dans son ignorance.» Pourquoi donc ajoute-t-il ces paroles ? Pour leur montrer qu'il n'entend pas user de contrainte ni soulever une discussion. Or, c'est là le signe de ceux qui ne prétendent pas établir leurs propres pensées, et qui n'envisagent que le bien de leurs frères. Voilà pourquoi Paul disait plus haut : «Si quelqu'un aime les querelles, telle n'est pas notre habitude à nous.» (1 Cor 11,16) Cependant il n'agit pas toujours ainsi; ce n'est que lorsqu'il s'agit de péchés moins graves; il préfère alors faire rougir le pécheur. Quand il est question d'autre chose, il parle autrement; et de quelle façon ? «Ne vous y trompez pas : ni les fornicateurs, ni ceux qui sont adonnés à la mollesse ne posséderont le royaume de Dieu;» (1 Cor 6,9) ou bien encore : «C'est moi, Paul, qui vous le dis : si vous recevez la circoncision, le Christ ne vous servira de rien.» (Gal 5,2) Comme il n'est question ici que du silence à garder, la leçon n'est pas aussi sévère, et c'est le moyen qu'elle soit plus efficace.

Cela dit, il en revient selon sa coutume à son premier sujet, au point d'où il était parti pour entrer dans cette discussion; et voici comment il s'exprime : «C'est pourquoi, mes frères, soyez pleins de zèle pour la prophétie, et ne faites pas obstacle au don des langues.» Oui, telle est sa coutume, non seulement d'atteindre le but qu'il s'est proposé, mais encore de corriger en passant tout désordre qui, d'une manière quelconque, lui paraît s'y rattacher; puis il remonte à sa pensée première, pour qu'on ne juge pas qu'il la perdue de vue. C'est ainsi qu'il dit : «Lorsque vous vous réunissez pour le repas, attendez-vous les uns les autres.» (1 Cor. 11,33) De même ici, quand il a fixé l'ordre dans lequel se rangent les dons, quand il a bien établi qu'il ne faut ni se décourager parce qu'on a moins reçu, ni s'enorgueillir parce qu'on a reçu davantage; quand il a rappelé les femmes à la modestie qui leur convient et tout fait pour les disposer à cette vertu, il revient à sa pensée première, en disant : «Aspirez avec ardeur à la prophétie, et ne faites pas obstacle au don des langues.» Voyez-vous comme il garde la distinction jusqu'à la fin, comme il montre que l'un de ces dons est extrêmement nécessaire, et non l'autre ? Il veut qu'on recherche l'un avec ardeur; tandis que l'autre, il lui suffit qu'on ne l'empêche pas.

Résumant ensuite tout ce qui doit servir à la correction des mœurs, il ajoute : «Que les convenances et l'ordre soient observés en tout.» Il frappe ainsi de nouveau sur ceux qui ne craignent pas le déshonneur, qui se font une réputation de démenche, qui ne se tiennent pas à leur rang. Et dans le fait, rien n'édifie comme le bon ordre, la paix, la charité; rien ne détruit comme le contraire. Ce principe ne s'applique pas seulement à la sphère des biens spirituels, il est d'une application générale. Dans un chœur, un navire, un char, une armée à diriger, si vous n'observez pas l'ordre voulu, si vous mettez les petites choses à la place des grandes, vous bouleversez et dénaturez tout. Ne portons donc jamais atteinte à l'ordre; n'allons pas mettre la tête en bas et les pieds en haut. Voilà pourtant ce qui arrive quand nous jetons à bas la droite raison, pour laisser dominer les convoitises, la colère, l'arrogance, la volupté : l'orage alors se déchaîne, la perturbation règne de toute part, c'est une affreuse tempête, et tout est plongé dans la nuit. Si vous le voulez bien, examinons d'abord la honte, puis le dommage qui en résulte. Comment mettrons-nous ces deux choses en évidence ? Plaçons devant nous un homme ainsi disposé, captivé par une femme impudique, dominé par un amour insensé; et voyons alors de quel ridicule il se couvre. Quoi de plus dégradant que de frapper à la porte d'une maison infâme, d'être repoussé par la personnification même de l'infamie, de se plaindre et de se lamenter, de se dépouiller ainsi de toute considération ? Quant au dommage qu'on se cause, il vous est également facile de le voir : songez à l'argent qu'on dépense, aux extrêmes dangers auxquels on est exposé, aux adversaires qu'on rencontre, aux coups, aux blessures ! qu'on reçoit dans de semblables combats.

Voilà dans quel état se trouvent aussi les hommes cupides; ils se trouvent même dans un état plus honteux. Les premiers, en effet, n'ont devant les yeux qu'un seul corps; mais les avares se préoccupent de tout ce que les autres possèdent, les pauvres comme les riches; ils se passionnent même pour ce qui n'existe pas, et c'est bien là surtout l'exaltation de la

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

démence. Ils ne disent pas seulement : Je voudrais avoir la fortune d'un tel ou d'un tel; ils voudraient que les montagnes, les maisons et tout ce qu'ils voient fussent des monceaux d'or; ils se transportent dans un autre monde; et ce tourment du désir est chez eux sans trêve et sans fin. Qui pourrait rendre avec la parole cette tempête de pensées, ces ondes furieuses, ces ténèbres épaisses ? Or, où règne un pareil désordre, comment goûter quelque plaisir ? Impossible, sans nul doute; au lieu de cela, des souffrances intolérables, un complet bouleversement, une âme sans cesse ballottée par l'orage. Cela s'applique de même aux misérables jouets d'une trompeuse beauté. Mieux vaudrait n'avoir d'amour d'aucune sorte que subir le joug d'un tel amour. Personne qui prétende le contraire; pour moi, j'ajoute qu'un homme en butte à la passion, mais qui sait la réprimer, est beaucoup plus heureux que celui dont la passion est constamment satisfaite. Ce n'est pas facile à démontrer; il ne faut pas cependant hésiter à l'entreprendre. La difficulté provient de ce que les auditeurs sont peu dignes d'une telle philosophie, et non de la nature même des choses.

3. Pour un homme passionné, qu'est-ce qui est préférable, dites-moi, le mépris de la femme qu'il aime ou son amour respectueux ? Evidemment son amour. Et quel est, je vous le demande encore, celui que cette femme honorera le plus, son esclave, l'homme qui s'est mis à ses pieds, ou bien celui qui s'est engagé dans ces intrigues, et qui, des artifices de cette femme, s'est fait des ailes pour voler plus haut ? Il est clair pour tout le monde que ce sera le dernier. Quel sera l'objet préféré de ses attentions, celui qu'elle a déjà pris, ou celui qui se dérobe ? Encore ce dernier, sans contredit. L'homme tombé n'a certes pas le même attrait que celui qui se tient debout. S'il vous en coûte de le croire, c'est à vous-mêmes que j'en demanderai la démonstration. Quelle est la femme que vous aimez le plus, celle qui se montre fragile et sans énergie, ou bien celle dont la conquête vous coûte plus d'efforts et de peines ? La réponse est aisée, car le désir s'enflamme par la lutte. La femme n'a pas d'autres sentiments : elle honore, elle admire celui qui la repousse avec mépris; si cela n'est pas douteux, ceci ne l'est pas davantage : la plus grande part de bonheur sera pour l'homme le plus honoré et le plus aimé. Un guerrier quitte bientôt la ville qu'il a prise; il s'attache avec une ardeur infatigable à celle qui se défend. Un chasseur renferme dans un obscur recoin la bête fauve dont il s'est emparé, la traitant comme une courtisane traite son esclave; il ne se détourne pas de celle qui fuit. – Mais l'un satisfait sa passion, me direz-vous, et non l'autre. – Eviter l'opprobre et l'esclavage, se soustraire à des caprices impérieux, repousser de honteuses chaînes, n'être pas mené comme un valet, frappé, conspué, la tête couverte de meurtrissures, est-ce donc un plaisir à dédaigner, d'après vous ? Quand on examine de près ces choses, quand on embrasse d'un coup d'œil, si c'est possible, les affronts, les récriminations, les colères perpétuelles, provenant des orgies ou du caractère même, les inimitiés qu'on encourt et tant d'autres vexations que connaissent seuls ceux qui les ont éprouvées, on jugera qu'une guerre quelconque présente plus de trêves que cette misérable vie.

Quel est donc le plaisir dont vous parlez, veuillez me le dire ? Celui du mal, si précaire et si momentané ? Mais ce plaisir se trouve aussitôt absorbé par les mêmes luttes, les mêmes orages, les mêmes emportements et la même frénésie. Je parle ainsi, comme on parlerait à des jeunes gens emportés par la fougue de l'âge, qui n'écoutent pas volontiers ce qu'on pourrait leur dire concernant le royaume et la géhenne. Après cela même, impossible d'exprimer le bonheur de ceux qui se renferment dans les limites de la sagesse, quand on parcourt de la pensée les récompenses promises à la vertu, les couronnes, la gloire de vivre avec les anges, les applaudissements de l'univers entier, la liberté de la parole, les magnifiques espérances de l'immortalité. – Mais cela n'empêche pas le plaisir que la passion procure, insistera-t-on toujours, et le sage ne peut pas constamment lutter contre la tyrannie de la nature. – C'est le contraire que vous devriez apercevoir; la violence et la perturbation se trouvent plutôt du côté de l'impudique. Dans son corps même un profond bouleversement. Cet homme est dans un état pire que celui de la mer soulevée par les vents les plus impétueux; la passion ne lui laisse aucun repos, elle lui livre de continuels assauts; on dirait un démoniaque sans cesse déchiré par les esprits pervers. Celui qui commande à la passion est, au contraire, un athlète plein de courage et de vigueur, qui frappe à coups redoublés son antagoniste; il goûte un plaisir supérieur, bien préférable à toutes les délices de la terre; ses victoires incessantes, le bon témoignage que sa conscience lui rend, les splendides trophées qu'il dresse, le revêtent d'une incomparable beauté. Si le voluptueux a quelques instants de relâche à la suite de son péché, c'est une paix illusoire; la tempête revient l'assaillir avec la même fureur. Le sage ne laisse aucun accès au désordre, il n'attend pas que la mer soit irritée, que la bête féroce rugisse. Il est sans doute obligé de se faire quelque violence pour résister à de tels

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

assauts; mais l'esclave de la passion est toujours bouleversé, aiguillonné, impatient du frein, et, comme s'il avait à maîtriser un cheval indompté, obligé de recourir à de telles manœuvres, sous peine, s'il se laisse gagner la main, ou s'il redoute ce labeur, d'être emporté dans les précipices. Je parle trop ouvertement peut-être; mais qu'on ne me le reproche pas : au lieu de viser à rendre le discours respectable par de riches embellissements, je veux obtenir que les auditeurs se respectent.

4. Les prophètes ne reculaient pas non plus devant de semblables expressions; voulant avant tout réprimer le libertinage des Juifs, ils leur parlaient même d'une manière plus ouverte et plus incisive que nous ne l'avons fait maintenant. Quand il s'agit de traiter une plaie purulente, le médecin ne se préoccupe guère de ne pas souiller ses mains; il n'a qu'une chose en vue : délivrer le malade de cette humeur funeste. Quand on aspire à relever un homme abaissé, on commence par s'abaisser soi-même. Veut-on frapper à mort un adversaire qui s'avance pour nous tuer, on ne craint pas de se couvrir de sang avec lui; et c'est même là ce qui rehausse l'honneur de la victoire. En voyant un soldat revenir de la mêlée, couvert de poussière et de sang, portant sur lui les éclats du carnage, bien loin de vous en détourner, vous le contemplez avec admiration. Et nous aussi, lorsque nous verrons revenir tout sanglant un homme qui vient d'exterminer la passion, aimons à l'admirer, prenons part à sa victoire, ne nous regardons pas comme étrangers à son combat. Disons ensuite aux voluptueux : Montrez-nous le plaisir que vous a donné la concupiscence; l'homme chaste goûte le plaisir du triomphe, il n'en est aucun pour vous. Me parlerez-vous d'une volupté grossière ? l'autre est tout autrement éclatant et durable. Votre plaisir à vous n'a qu'un instant et se cache dans l'ombre : le plaisir dont la conscience est le fondement est plus profond et plus suave; il ne cesse jamais. Ce n'est pas la société d'une femme peut-être qui donnerait à l'âme la paix et l'élévation que lui fournit la philosophie.

L'homme chaste, je l'ai dit, nous montre à découvert son bonheur; mais, chez vous, je ne vois que le chagrin de la défaite, je cherche le bonheur, et je ne le trouve pas. A quel moment le placez-vous ? Au moment où le péché va se commettre ? Mais, est-ce donc bonheur qu'il faut dire ? N'est-ce pas plutôt démence et fureur ? Grincer des dents, être hors de soi-même, ce n'est pas certes un signe de plaisir, car le plaisir ne produit pas les effets qui résultent de la plus extrême peine. Dans les luttes du pugilat, les athlètes grincent des dents, soit qu'ils frappent, soit qu'ils soient frappés; il en est de même des femmes dans les douleurs de l'enfantement. Non, ce n'est pas là du plaisir, c'est de l'égarement et de la perturbation. Placerez-vous le bonheur dans le moment qui suit le péché ? Pas davantage. On ne dira pas que la femme qui vient d'enfanter goûte un plaisir physique, mais seulement qu'elle est délivrée de ses douleurs; au lieu de plaisir, elle n'éprouve que faiblesse et prostration; or ce sont là des choses qu'il ne faut pas confondre. Où donc se trouve-t-il, dites-le-moi ? Il n'en existe d'aucune sorte; ou bien, s'il en est on, il est tellement rapide qu'il ne paraît même pas. Nous aurions beau recourir à tous les moyens pour le saisir et nous en emparer, que tous nos efforts seraient inutiles. Tel n'est pas celui de l'homme vertueux : sa joie est immense et visible pour tous; disons mieux, sa vie tout entière s'écoule dans la joie, puisqu'il est déjà couronné dans sa conscience, que les flots sont apaisés, qu'il ne s'élève plus de tumulte d'aucun côté. Puis donc que le sage est dans les délices, le voluptueux dans la tristesse et l'agitation, fuyons la licence, embrassons la chasteté, afin d'obtenir de plus les biens à venir, par la grâce et la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.